

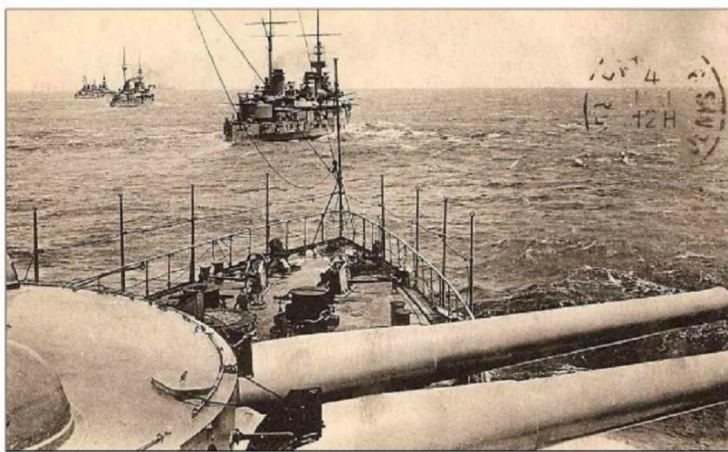
1^{er} août 1914 : nos poilus

Répondant à notre appel, des centaines de lecteurs ont adressé à la rédaction des lettres de poilus précieusement conservées depuis un siècle. Des documents exceptionnels

En juillet 1914, Antonin Bach (1) est un jeune marin, premier maître mécanicien, installé dans le Var. Fin observateur, il va raconter presque heure par heure, à la manière d'un journaliste d'une chaîne tout info d'aujourd'hui, la mobilisation générale. En effet, le samedi 1^{er} août à 15h55, le président Poincaré lance l'ordre, par télégramme. Les affiches (imprimées depuis 1904) sont placardées dans chaque commune. À 16 h, toutes les églises de France sonnent le tocsin.

À Toulon? Antonin Bach raconte ce qu'il a vu...

- Samedi 1^{er} août, à 16 heures, les timoniers de garde aperçoivent des pavillons qui montent au sémaphore de Sicié. C'est le signal prévenant les bâtiments qui passent au large que la mobilisation générale est décrétée en France. À 17 h, un flocon de fumée blanche s'envole au-dessus du fort blondé, suivi aussitôt d'une sourde détonation dont la montagne renvoie les échos. Peu après les canons de bronze placés à la petite passe, sur le terre-plein du Grand Rang font enten-



« Sur la rade, les bâtiments immobiles et en ligne attendent le signal du départ. Rien n'est impressionnant comme ces grosses masses grises », écrit le marin et mécanicien Antonin Bach, le dimanche 2 août 1914.

dre à leur tour leur voix sonore. Tout le monde sait ce que cela veut dire. Je revois encore l'officier en second de la Justice, sur le pont de ce navire, les bras tendus vers les canons qui tirent, les yeux tournés vers son équipage et s'écriant « 44 ans qu'on a pas entendu ce signal ! Allons

mes enfants à l'ouvrage ! Et chacun rejoint son poste afin de prendre les dispositions de combat. Des permissionnaires rentrent de terre et montent à bord en chantant La Marseillaise : c'est sublime !

Dimanche 2 août : l'amiral donne des ordres pour en-

voyer à terre les permissionnaires de la journée en prescrivant que tout le monde doit être de retour à 17 heures. Sur le quai, à l'heure de la rentrée le coup d'œil est indescriptible. Les matelots, debout dans les chaloupes entonnent le chant national. Des femmes, des épouses,

des mères, des sœurs, des fiancées et aussi des enfants agitent des mouchoirs trempés de larmes. Les embarcations s'éloignent, emportent et ravissent les êtres qui leur sont chers. Des matelots retardataires se lancent à la mer pour rejoindre leur canot. Sur la rade, les bâti-

Des cloches pour le souvenir

Aujourd'hui à 16 heures les clochers de toutes les communes de France sonneront en même temps en mémoire de la mobilisation générale de la Première guerre mondiale. 100 ans avant exactement, même jour même heure, la sonnerie des cloches de toute la France marquait le début de la guerre de 14-18.

ments immobiles et en ligne attendent le signal du départ. Rien n'est impressionnant comme ces grosses masses grises qui se profilent sur les coqueurs vides d'un paysage admirable, faisant ressortir la dentelle des structures et les formes géométriques des cheminées des tourelles des canons. »

1. Document exceptionnel adressé par Monique Bach de Toulon.

DOSSIER RÉALISÉ PAR PHILIPPE COURTOIS

racontent la mobilisation

Les lettres contre le néant

Seulement le courrier semblait rattacher les Poilus à l'humanité. Eux qui vivaient l'enfer. Plus de 3 millions d'hommes mobilisés en quelques jours et même quelques heures puis envoyés, la fleur au

fusil, touter l'horreur. Dès les premières canonnades, des Azuréens et des Provençaux sont tombés. Dès le 5 août, des missives, signées des divers ministères sont adressées aux épouses, aux mères, aux

sœurs, aux filles et aux filleules restées seules. « Madame j'ai la tristesse de vous annoncer... ». Ces femmes, elles, par courrier, pressaient leurs hommes d'être « prudents », « vigilants » et de donner des nouvelles. Car parfois l'attente était presque aussi cruelle que la vérité. Alors ils ont écrit, les poilus. Sur de belles feuilles et de jolis carnets de notes mais aussi sur des petits papiers que le temps a jaunés. Les mots sont effacés, parfois.

Les maux, eux, jamais. Souvent, les lettres étaient rédigées dans un français impeccable mais dont on devine l'accent. Elles évoquaient des drames comme « la perte d'un compagnon d'armes, au combat tombé à quelques mètres - ou les petites futilités du quotidien qui rendent vivant : « Tu diras à notre petit Marcel de bien faire ses devoirs ». Elles évoquaient l'angoisse : « Je suis sans nouvelles de mon frère. La dernière fois que je l'ai vu, il était sur le front, près de Verdun ». Les faux espoirs : « Ici



on nous dit que ce sera terminé en avril ».

Des illustrations

Et puis, il y a ces hommes qui se sont battus pour témoigner en remplissant inlassablement des pages entières de petits carnets. Des mots tracés à la plume. Une écriture régulière.

Nombre de ces lettres et de ces carnets sont illustrés de portraits voir de paysages. Des croquis réalisés dans d'impossibles conditions soit par les auteurs des courriers eux-mêmes soit par un camarade de combat meilleur dessinateur. Très souvent enfin, les poilus parvenaient à se faire

tirer le portrait, dans une mise en scène empêchée ou sur le bord d'un talus, au front ou au dispensaire. Des témoignages aujourd'hui sans prix et, qui, en 1914 avaient un sens. Souvent les soldats écrivaient derrière leur photographie de combat meilleur dessinateur. Sans cela, tu ne me reconnaîtrais peut-être pas.



L'affaire du XV^e Corps

C'est un certain Auguste Gervais, sénateur et journaliste parisien qui a déclenché l'horrible polémique. Le XV^e Corps, unité fondée en 1870, est transporté par la voie ferrée dès le 5 août sur le front. Le 10, il combat vers Lagarde, en Lorraine, la première affaire sérieuse du conflit. Le 20, les soldats du XV^e sont à Marbache. Le 23, ils se replient

vers Dombasle. C'est ce jour-là qu'est publié l'article de Gervais. Le plumeur du ministre de la Guerre Messimy met en cause la combativité des troupes au motif qu'elles sont composées de méridionaux et donc d'hommes « peu prompts à combattre ». Il écrit dans le *Matin* : « Un incident déplorable s'est produit. Une

division du XV^e Corps composée des contingents d'Antibes, de Toulon, de Marseille, d'Aix a lâché pied devant l'ennemi. Les conséquences ont été celles que les commentateurs officiels ont fait connaître. Toute l'avance que nous avions prise au-delà de la Seille sur la ligne Alaiscourt, Delme et château Salins a été perdue. (...) Le ministre de la Guerre avec sa

décision coutumière a prescrit les mesures de répression immédiates et expéditives qui s'imposaient. L'heure n'est plus en effet aux considérations de sentiment... ». Un dément est publié le même jour par le gouvernement. Un blâme adressé au journal. Messimy est remplacé le 26 août. Mais le mal est fait. Il faudra attendre la fin du conflit pour que

justice soit rendue et que l'on reconstruise (comme Poincaré dans ses mémoires) ce qu'ils se sont vaillamment battus. Plus de 4 000 soldats du XV^e Corps sont tombés entre le 20 et le 20 août. La position de l'unité était intenable. Pas une ville de Provence aujourd'hui n'a oublié de donner le nom de XV^e corps à une rue ou à une place. La réhabilitation du cœur.

L'annonce de la mobilisation générale

En plein été, l'annonce de la mobilisation générale est une surprise. Des millions de civils doivent rejoindre leur régiment en quelques heures.



11 août 1914 à 16h. Le petit déjeuner des premiers arrivés de la mobilisation générale (Boulevard de Paris). © Coll. SHC



Militaires en 1914. Régiment d'infanterie, photographie en 1914 à Lorient. © Archives départementales de la Mayenne

Des jumeaux niçois engagés le 2 août



Des jumeaux sous les drapeaux et, au centre, un camarade.

Jean Piozza, 86 ans, nous a adressé ce document étonnant qui montre son grand-père et son grand-oncle. Des frères jumeaux niçois et sous les drapeaux le même jour au même endroit. En effet Louis et Jean Piozza ont été mobilisés tous les deux le 2 août 1914 comme 800 000 hommes d'active déjà dans les casernes de France (les

classes 11,12 et 13 donc nés en 1891, 1892 et 1893), les 2,2 millions de réservistes des classes 1900 à 1910 (c'est-à-dire nés entre 1880 et 1890) puis par les 700 000 hommes de la territoriale nés entre 1866 et 1879 (âgés de 35 à 48 ans). Le transport se fait par voie ferrée. Plus de 10 000 trains vont se croiser.